

Lorsque Hegel se trouva face aux glaciers

Ruedi Bind

Au moment où Hegel se trouva devant le *Gletscher*, il n'était pas seul. Mais il n'y avait pas encore tant de gens à l'époque qui osaient randonner si loin à pied. Avec une histoire abrégée de la mentalité et la méditation d'expériences individuelles, je voudrais tenter d'éclairer l'horizon des sentiments et des sensations dans leurs transitions évolutives vis-à-vis du monde alpin. Nous suivrons le développement d'un sens nouveau, le mal du pays et le succès des touristes.

À l'été 2019, l'Islande déclara officiellement la mort du glacier *Okjökull*. Un mois plus tard, en Suisse, eut lieu une célébration commémorative pour le glacier *Pizol*. Dans les années et décennies qui viennent, on compte sur une disparition inarrêtable des « glaces éternelles » et de la plupart des glaciers alpins. Surprenant est cet intérêt porté à un phénomène naturel qui est certes connu de l'être humain depuis des millénaires, mais qui n'a attiré son intérêt scientifique, et surtout son attention esthétique, que depuis 250 ans. Les glaciologues ne se gênent plus pour parler de la « mort du *Gletscher* » [= « de mort de glacier », car le *Gletscher* a donné son nom allemand au « glacier », *ndt*]. Pas mal de temps est passé depuis le respect primordial, teinté de peur [*Ebr-furcht* en allemand, *ndt*] ou bien de l'insensibilité en présence d'un glacier jusqu'à la commémoration solennelle de leur disparition.

Gottlieb Sigmund Gruner, un des pionniers en « glaciers (*Eisgebirge*) suisses », écrivit en 1760, dans son œuvre homonyme, au sujet de l'impossibilité de « décrire dignement la splendeur naturelle inexprimable de la nature », et que « de telles beautés de la nature se laissent plus volontiers ressentir que décrire ». Dans sa « considération préliminaire », il décrit son attitude vis-à-vis de la nature et de l'exploration de celle-ci d'une manière qui était encore possible à un chercheur/explorateur du 18^{ème} siècle :

La création somptueuse mérite toute la vaste attention et admiration qu'on lui porte. Le projet pertient de sa totalité ; la multiplicité de ses parties constitutives ; son ordonnance incomparable ; son admirable cohésion d'ensemble ; la sage détermination de toutes ses particularités, même de la moindre d'entre-elles, sont tant de nuances qui nous élèvent vers un être infini qui chemine invisible sous les ombres de la nature en nous faisant découvrir les traces les plus évidentes de sa sagesse et de sa perfection.¹

Gruner avait aussi conscience que ce domaine naturel des Alpes, recouvert de neige et de glace, qu'on ne pouvait embrasser du regard, avait été négligé auparavant : « celles-ci nous sont restées si inconnues jusqu'ici que nous devons nous tenir devant un pays authentiquement étranger et, vis-à-vis de nous, nous sentir tout honteux de n'avoir pas remarqué ce témoignage incommensurable d'une sagesse et d'une bonté infinies qui se dresse là quotidiennement devant nos yeux. »²

Enthousiasme de la montagne au 18^{ème} siècle

La découverte des Alpes et la circulation dans cette région montagneuse, ainsi que l'expérience consciente de leur nature, ont débuté au 18^{ème} siècle. Avant cela, le domaine de la haute montagne avec les zones rocheuses, la glace et la neige, avait été une étendue désolée, une région effrayante et de rude labeur. On ne la recherchait pas volontiers librement. Entre 1770 et 1830, cette image des Alpes suisses changea complètement. Une prédilection pour ce domaine prit naissance en Suisse, au milieu du 18^{ème} et au 19^{ème}, la Suisse devint ensuite la pays du *voyage* et du tourisme. Aux excursions et itinéraires classiques appartirent dès lors, l'*Oberland* bernois, le Saint-Gothard, le lac Léman et celui des Quatre-Cantons, ainsi que les chutes du Rhin, près de Schaffhouse, la plus grande chute d'eau d'Europe.

Ce sont de manière prépondérante de jeunes pionniers, qui saisirent alors l'impulsion au voyage et l'intérêt porté aux paysages. Albrecht von Haller avait 19 ans, Goethe avait trente ans, lors de son second voyage plus long en Suisse — et Alexandre von Humboldt, 29 ans, au début de son voyage d'exploration de l'Amérique du Sud.

L'expérience en Helvétie et les auteurs helvètes (comme Haller et Jean-Jacques Rousseau), eurent une influence importante sur l'évolution de la culture européenne au 18^{ème} siècle. La Suisse devint tout d'abord le pays des voyages pour des Allemands et des Anglais, un lieu d'attirances et le premier pays touristique d'Europe, doté de guides de

1 Gottlieb Sigmund Gruner : *Die Eisgebirge des Schweizerlandes* [Les glaciers de la Suisse], Berne 1760, p.IX.

2 À l'endroit cité précédemment, p.X.

voyages et de descriptions des itinéraires.³ L'escalade des plus hauts sommets devint un but de pulsions de reconnaissance scientifique et cognitive ainsi qu'une stimulation sportive dans l'alpinisme. La fondation du *Club Alpin Suisse*, à la fin du 18^{ème} siècle avec ses refuges-*CAS*, facilitèrent l'entretien et les gîtes d'étape des randonneurs et alpinistes en montagne jusqu'à aujourd'hui.

Le paysage, dont le concept n'est pas simple à saisir, préoccupait la recherche géographique comme l'expérience esthétique, dans laquelle un « paysage était vu comme une image »⁴. La peinture de paysage commença comme genre pictural au 17^{ème} siècle avec des artistes comme Jan van Goyen, Claude Lorrain et Jakob Ruisdael et elle connut une culmination au 18^{ème} et 19^{ème} siècles.⁵



Joseph Anton Koch (1768-1839): *La chute d'eau du Schamdrbach*, 1821/22, Neue Pinakothek, Munich

C'était un paysage qui était encore organisé par des paysans, un monde sans le vacarme des machines, sans chemin de fer, ni funiculaires ou usines, sans hôtels, ni refuges du *SAC* en montagne, avec des chemins cahoteux creusés d'ornières par les carrosses qui franchissaient les cols. La navigation sur les lacs suisses facilita pour le moins les voyages sur certaines distances.⁶

D'autres exemples de régions de la Terre et de pays qui vinrent soudainement à la conscience et devinrent même des lieux romantiques, étaient au temps de Goethe, l'Italie et la Grèce, à cela vinrent s'adjoindre — avec les expéditions de plusieurs années d'Alexandre von Humboldt — l'Amérique du sud et vers la fin du 19^{ème} siècle, les îles des Mers australes, mais aussi la Russie qui, jusqu'au 17^{ème} siècle était encore largement inconnue et devint ensuite un pays rempli d'espérances futures et de renouveau. Au 19^{ème} siècle, tout particulièrement, les voyages touristiques qui éduquaient les européens atteignaient aussi des cités antiques de l'Orient avec Beyrouth, Damas, Jérusalem et Constantinople.

Joseph Anton Koch, qui deviendra plus tard le peintre paysagiste romantique, entreprit dans sa jeunesse plusieurs longues randonnées dans les vallées alpines et tint à chaque fois un carnet de voyage. Lors d'une randonnée printanière en 1791, avec des collègues dans le sud de l'Allemagne, avec une traversée en bateau sur le Lac de Constance, il atteint Staad, sur la rive suisse. Koch n'avait pas encore 23 ans.

Celui qui voulût compter et nommer les couleurs multiples et les formes charmantes qui s'élevaient peu à peu devant mes pieds, par degrés de teintes, depuis le vert succulent et proche des arbres et prairies et le vers-bleuâtre des eaux qui modestement se retirait en se perdant dans l'éther. Cette immense multiplicité fait néanmoins un tout, toute la nature y est sororale, pas même une seule partie n'y déroge, pour n'exister que pour elle. Tout est unité pleine dans la multiplicité. Les Alpes enveloppées de nuages et revêtues de leur tunique sibérienne glaciale d'un blanc éclatant, dressaient leurs chefs d'un âge vénérable contre le ciel reposant presque sur eux [...] Ceci est une bien faible esquisse des scènes naturelles sublimes que je contemplais en m'émerveillant.⁷

Ces touristes !

La nature en soi était devenue digne d'être regardée. Et parmi les Européens aisés, cela devint à présent une mode de voyager en Suisse, qui devint de cette façon-là le lieu de naissance du tourisme. Mais n'y vinrent pas seulement les touristes, mais encore les plaintes des touristes au sujet d'autres touristes. Dès 1790, un voyageur cultivé trouvait déjà que : « On ne se trouve plus guère foncièrement libres et bien en mainte société et ils vous pourrissent d'un coup

3 Au moment où les troupes napoléoniennes envahirent la Suisse, en 1798, quelques poètes et penseurs allemands s'alarmèrent et parmi eux Hölderlin, autour de leur mythe d'une Suisse libre, et se réunirent au printemps de 1799, à Bad Homburg, pour ébaucher une « Suisse future » et une Europe démocratique unie. Voir www.nzz.ch/zueroch/zuerocher_kultur/hoelderlin-traeumt-die-schweiz-1.1887272

4 Goethe employait dans la réflexion de son premier voyage en Suisse (1775) les expressions : « L'habitude du jeune à voir le paysage comme une image » et « si je regardais la nature de la région comme une image ». — Johann Wolfgang von Goethe : *Aus meinem Leben. Dichtung und Wahrheit [Tiré de ma vie. Poésie et vérité]*, quatrième partie, livre 19 dans, du même auteur : *Œuvres*, édition de Hambourg tome X, Munich 1998, p.152.

5 Il y eut bien entendu, vers la fin du Moyen-Âge, avant tout en Italie, des peintres de la nature, paysagistes et précurseurs isolés grandioses, et Albrecht Dürer créa la première aquarelle paysagiste vers 1500, de localités individuellement reconnaissables. De Dürer, il y a aussi le premier auto-portrait dans la peinture européenne. Montaigne voyagea à cheval, alors qu'il avait 47-48 ans, durant 17 mois, du 22 juin 1580 jusqu'au 30 novembre 1581, de Bordeaux par le sud de l'Allemagne et via le Tyrol vers Rome.

6 Depuis 1823, des bateaux à vapeur [de la marine suisse, *ndt*] circulaient sur le Lac Léman.

7 Cité d'après Max Schefold : *Alpen und Bodensee [Alpes et Lac de Constance]*, Sigmaringen 1961, pp.43 et suiv.

toute la jouissance de la beauté, soit en regardant sottement en chiens de faïence, soit par un *raisonnement* [en français dans le texte, *ndd*] insipide. »⁸ Et Félix Mendelssohn-Bartholdy se plaignait de ses chers compagnons de voyage et de leur hétérotie :

Lorsque cependant je vois comment ils courent au travers de la Suisse et n'y découvrent tout aussi peu de particularité que dans tous les autres pays, en dehors de soi ; comment ils ne sont pas touchés, voire pas même ébranlés ; comment ils restent froids et prudhommesques face aux montagnes [...]. Que ce sont ici des montagnes, ils n'en ont même jamais fait mention car tout leur voyage consiste au contraire en gronderies à l'égard du guide, qui les tourne en ridicule, en démêlés avec les aubergistes et bâillements les uns avec les autres. Tout ce qui est autour d'eux est trivial pour eux, parce qu'en eux tout à l'air terre-à-terre. C'est pourquoi il ne sont guère plus heureux en Suisse qu'à Bernau.⁹

Hegel dans l'Oberland bernois

Hegel, jeune homme, fut précepteur trois années durant à Berne. En achèvement de sa période helvétique, il entreprit à 26 ans, en compagnie de trois amis et un guide local, une randonnée dans l'Oberland bernois. À l'été de 1796, ils cheminent quotidiennement entre 7 et 9 heures durant, pendant six jours.¹⁰ Cela cogne terriblement dans les jambes, particulièrement dans les descentes et provoque des blessures aux pieds. Lors d'une journée de pluie continue avec les « chaussures éculées » et les pieds douloureux, Hegel fut sans cesse sur le point d'arrêter sa randonnée, de laquelle il fut longtemps « dégoutté » [guillemets du traducteur] en tout cas.

Le premier soir, au moment où les marcheurs arrivèrent au célèbre *Staubbach* à Lauterbrunnen, Hegel resta distancé : « fil d'eau peu important », qui ne valait ni la peine ni les dépenses de ce premier jour. Les amis renoncèrent à toute autre attraction, telle que le clair de Lune sur la chute d'eau pulvérisée ou bien la visite de l'arc-en-ciel lorsque les derniers rayons du Soleil tombent sur le *Staubbach*. Toujours est-il que sur son carnet de voyage, Hegel nota :

La hauteur de la paroi rocheuse de laquelle il se précipite a seule quelque chose de grand, mais pas véritablement le *Staubbach*. La libre descente gracieuse et sans contrainte de l'eau en retire d'autant plus un charme délicieux. En n'avisant pas une puissance, une grande œuvre artistique, ainsi l'idée reste éloignée d'une contrainte, d'une obligation de nature et l'élément vivant qui s'en disperse en jaillissant, sans être jamais réuni en une masse, et retombe éternellement et activement en pluies fait plutôt beaucoup plus naître l'image d'un libre jeu d'eau.¹¹

De la *Jungfrau*, Hegel avait attendu plus : « Aussi proches que nous nous trouvions de ces montagnes et que sans mépris nous les parcourions du regard de leur pied à leur sommet, elles ne faisaient tout simplement pas d'impression, elles ne suscitaient pas les sentiments de grandeur et de sublimité, que nous avions attendus. » Comme ils les avaient bel et bien attendus à partir du livre de Christoph Meiners qui leur servait de guide et dans lequel il est dit : « Une montagne plus sublime et plus belle que la *Jungfrau*, je crois que cela n'existe pas et cela sur la Terre entière »¹². Hegel demeura comme s'il s'ennuyait face aux glaciers et les hautes montagnes :

Leur aspect n'offre en outre rien d'intéressant. On peut seulement appeler cela une sorte de vue, qui ne donne à l'esprit de toute façon aucune préoccupation ultérieure [...]. La raison ne découvre dans les idées de permanence de ces montagnes, ou bien dans la sorte de sublimité qu'on leur attribue, rien qui vous en imposât, qui vous arrachât étonnement et admiration. L'aspect de ces masses mortes éternelles ne suscite à la longue rien que la notion monotone de l'ennui à mourir : c'est ainsi.

Dans l'ascension vers le *Grimsel*, cela ne pouvait qu'empirer encore : « Cette région qui est enclose entre la *Furka* et le *Grimsel*, s'appelle le *Gletsch* et surpasse en désolation et tristesse tout ce que nous avons vu encore jusque-là. » Pour Grunen, déjà, cette région autour de Guttanen avaient ses terreurs : « Il semble que la nature ait amassé en cette petite vallée tout ce qu'elle a d'épouvantable et de monstrueux. D'énormes débris de glace accumulés aux arêtes vives, rochers abrupts et cornes de neige, toujours sur le point de s'effondrer, vous présentent la plus épouvantable perspective devant les yeux. » Mais ce qu'il y a de plus épouvantable, même pour Gruner, c'est le glacier et les séracs :

Le *Groenland* suisse, c'est la vie sauvage qui provoque des frissons d'horreurs en Suisse, et devant laquelle la nature la plus vénérable elle-même s'est fait des reproches. [...] Des monceaux de blocs de

8 Karl Spazier : *Wanderungen durch die Schweiz*[Promenades en Suisse], Gotha 1790, p.282.

9 Félix Mendelssohn-Bartholdy : *Reisebriefe von 1830/31*, Zürich 1949, Note du 18 août 1831.

10 L'itinéraire de voyage de Hegel, du 25 au 30 juillet 1796, fut : Berne, Thun, en bateau jusqu'à Interlaken, Lauterbrunnen, Kleine Scheidegg, Grindelwald, Große Scheidegg, Meiringen, Haslital, Guttanen, Grimselospiz, Grimsel, Furka, Andermatt, Schöllenen, Reusstal, Lac des Quatre Cantons, en bateau et calèche jusqu'à Lucerne, Berne.

11 Toutes les citations de Hegel ici et celles qui suivent sont tirées de Karl Rosenkranz : *Georg Wilhelm Friedrich Hegels Leben*, Berlin 1844, réimprimé à Darmstadt 1998 (avec la reproduction du carnet de voyage de Hegel au travers des hautes-Alpes bernoises) pp.470-790.

12 Christoph Meiners : *Briefe über die Schweiz* [Lettres sur la Suisse], seconde partie, première lettre, p.21. L'ouvrage sur ses voyages de 1782 et 1788 fut souvent utilisé de son temps comme un guide de voyage.



Caspar Wolf (1735-1783) : *Le glacier Grindelwald inférieur avec le petit Schreckhorn*, 1774-1777, crayon, aquarelle et gouache sur papier, inv. N° Z 85, Graphische Sammlung ETH Zurich

neige et de glace durcis se précipitent entre les sommets en masses monstrueuses, comme si elles y avaient été violemment projetées au travers de la montagne avant de se précipiter de nouveau dans des abîmes. L'horreur s'entasse sur l'horreur et les abîmes rugissent les uns et les autres d'un bruit de tonnerre.¹³

Hegel, lui ressentait de l'ennui face au glacier : « l'aspect, selon lui, n'en a ni quelque chose de grand ni même encore de charmant ». Hegel en montagne, fait l'expérience comme d'un abâtardissement ou encore, d'une dés-essentialisation de l'esprit. Pour lui il n'y avait rien à voir d'un esprit caché dans la nature, aucune conformité aux lois de nature, seulement [le chaos de, *ndt*] la mort. Il lui était difficile d'appréhender que dans ce tas de détrit

glacés, farouchement irréguliers, l'esprit fût censé être visible. Ce n'est que dans la dernière ligne droite du voyage, à présent depuis le bateau vers Lucerne, que Hegel et ses compagnons de voyage jouirent et s'aperçurent « pour la première fois à leur tour, de la belle surface du lac dans laquelle se miraient les collines inférieures qui firent beaucoup de bien à notre œil, lequel avait eu jusque-là des montagnes parfois saillantes, parfois grises et tristes, mais presque jamais de vaste perspective. »

Immédiatement après ce tour fatiguant et torturant, au travers des montagnes, Hegel rédigea le long poème mystérieux : « *Eleusis, à Hölderlin*. août 1796 »¹⁴, qui prit naissance encore en Suisse, à l'attention des amis d'études. Il ne s'agissait plus des Alpes, mais plutôt de la Grèce antique et de son célèbre lieu des Mystères, ainsi que de la déesse *Cérès* ou selon le cas *Déméter*.¹⁵ Celles qui furent toujours négligées dans la considération de ce poème, ce sont les circonstances dans lesquelles il naquit. Certes, il signe une rencontre entre Hegel et Hölderlin, qui se trouvaient en contact épistolaire. Ce dernier se trouvait, depuis janvier 1796, à Francfort-sur-le-Main comme précepteur, ou selon la cas intendant, où il en vint à rencontrer Susette Gontard et il assistait de temps à temps aux cours de Johann Gottlieb Fichte à Iéna. Hegel, qui n'a guère rédigé beaucoup de poèmes, dut avoir éprouvé quelque chose de particulier, dont il en délivra une impression. Pourquoi ne pas lire ce poème aussi comme une expression du mal-du-pays ? Une nostalgie de l'Allemagne [*das geheime Deutschland, ndt*], de ses amis et des échanges spirituels qui volaient si haut, dans la profonde méditation commune d'une ardente nostalgie d'un pays tel que la Grèce antique qui se trouvait à l'époque sous la domination ottomane et dont on ne pouvait que rêver. La Suisse on pouvait bien en faire l'excursion soi-même.

Même pas un siècle plus tard, le grand géologue et explorateur des Alpes, Albert Heim, à l'époque âgé de 25 ans, parvint là où, au plan de ses expériences, Hegel n'était jamais arrivé : « *Da stehen die Berge ohne Zahl wie kristallisierte Gedanken / die klar und rein, harmonisch schöne um eine Idee sich ranken.* »¹⁶ Les possibilités d'octroyer une expression enthousiaste à l'expérience de la montagne, semblent illimitées : « Sans doute tout être humain qui, depuis un observatoire élevé, jouit pour la première fois du pur bonheur de laisser vagabonder ses regards sur l'océan infini des sommets alpins, sera terrassé par la multiplicité sans fin des formes qui, dans une admirable pureté, se dressent depuis le brun doré vaporeux des vallées jusque dans l'éther lumineux et bleu. »¹⁷ Et au sujet des « trois étoiles du monde alpin » (*Eiger, Mönch, Jungfrau*), le même alpiniste écrivit : « Celui qui pouvait un jour jouir de ce spectacle ne l'oubliera jamais, car c'est le cantique des cantiques du monde alpin, qui fait alors écho en son âme. »¹⁸

Nostalgie : maladie et sentiment nouveau

Pour qu'une perception et une expérience du paysage réussissent comme image, l'être humain doit nécessairement et manifestement tout d'abord une fois, s'extraire de son contexte naturel. Selon Steiner, ceci c'est en effet le moment

13 Gottlieb Sigmund Gruner : *Die Eisgebirge des Schweizerlandes [Les montagnes de glace de l'Helvétie]*, Berne, 1760, p.58.

14 Voir <https://hoelderlinturm.digital/aus-dem-archiv-geholt/band-01-eleusis/>

15 Rudolf Steiner estimait que le poème était rempli de sens. Ainsi le commenta-t-il dans sa conférence du 7 mai 1906, reprise dans *Impulsions originelles de la science spirituelle (GA 96)*, Dornach 1989. Marie von Sivers avait coutume de le réciter. Et deux mois avant sa mort, Steiner le mit au programme du spectacle de l'eurythmie du 1^{er} février 1925, après en avoir créé les formes eurythmiques adéquates pour ce faire. Voir, du même auteur : *La naissance et le développement de l'eurythmie (GA 277a)*, Dornach 1998, p.152.

16 Cité d'après Marie Brockmann-Jerosch, Arnold Heim & Helene Geim : *Albert Heim — Leben und Forschung [Albert Heim — Vie et Exploration]*, Bâle 1952, p.23 [*Ici se trouvent les montagnes sans nombre, telles des idées cristallisées, / claires et pures, harmonieuses et belles, s'entrelaçant autour d'une idée.*]

17 S. Simon : *Alpine Gipfel-Charaktere [Caractère des sommet alpins]*, dans : *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub 1892-93*, Berne 1893, p.264.

18 À l'endroit cité précédemment, p.273.

au 18^{ème} siècle où l'individualité humaine lutta pour se détacher de l'environnement. »¹⁹ Autour de 1800, un changement fondamental de position de l'être humain vis-à-vis de la nature s'effectua par une urbanisation rapidement croissante, une industrialisation, ainsi que par l'objectif de l'exploitation scientifique et technique dans le but de dominer la nature, à la suite de laquelle une exploitation économique mondiale sans égard pour la Terre, s'ensuivit, laquelle s'est imposée et maintenue en gros et en tout jusqu'à aujourd'hui. Nature et environnement semblent n'exister qu'en tant que monde-cadre, sans droits ni revendications, n'attendant rien d'autre que de satisfaire et de servir nos buts et nos besoins. L'être humain s'émancipe de la nature, s'oppose à elle, l'explore, en fait une reconnaissance, la conquiert, s'en empare, vérifie son utilité et rien d'autre avant de l'exploiter [désormais dans ses règnes mêmes et de la piller à fond, *ndt*]. Dans le même temps, les circonstances politiques en Europe se fragilisent et les anciennes formes et contraintes sociétales deviennent instables.²⁰

Comme on l'a déjà signalé, à cette époque, un nouveau sentiment fut observé, et même bien connu sous l'appellation de « maladie helvétique » (*Morbus helveticus*) ou encore « mal du pays » (*Nostalgia* en latin). Avant 1800 encore on trouvait répertoriée une rubrique « mal du pays » dans les traités médicaux, dictionnaires et récits de voyage. Le médecin Johannes Hofer en décrit les symptômes en 1868, chez les soldats suisses qui servaient à l'étranger.²¹ Schiller aussi exprima aussi son inquiétude au sujet de cette nouvelle affection dans son traité de médecine. « Qu'on me renvoie dans sa patrie celui qui s'est consumé du redoutable mal du pays jusqu'à en être réduit à l'état de squelette et il en sera rajeuni dans un santé florissante. »²² Des symptômes, tels que la fièvre, la perte du sommeil et de l'appétit, l'insatisfaction et la mélancolie accompagnaient cet état selon l'état d'esprit de l'époque. La maladie était avant tout un danger pour le voyageur et passa même longtemps pour mettre la vie en danger. Une description particulièrement belle et pertinente de cette maladie provient de l'érudit universel, Johann Jakob Scheuchzer : « *Bängigkeit des Herzens* [*Anxiété du cœur*]²³ ».

Le mal du pays comme anxiété du cœur est peut-être le premier sentiment nouveau, la première excitation de l'âme de conscience de celui qui s'est privé de son pays natal et est devenu voyageur, randonneur, pèlerin ou soldat. On est alors loin de ce qui nous est familier tout en n'étant pas encore arrivé dans le nouvel inconnu. En tant qu'un sentiment naissant au seuil ou dans l'entre-deux, il reçoit une tonalité de nostalgie, de qualité de perte, de solitude et d'une relation de transcendance. Steiner faisait souvenance avec l'être humain *heimatlos*²⁴ [« déraciné », et aussi *apatride*, *ndt*] d'une expression sortie du langage spirituel avec laquelle est caractérisée une évolution biographique, lors de laquelle l'être humain se détache des traditions de son pays natal — aux plans de ses sentiments et de sa sensibilité et de sa communauté linguistique familière — et s'émancipe en jetant un regard plus ouvert sur le monde et l'humanité. Si ce sentiment survient chez l'être humain *heimatlos*, il apparaît alors comme un écho douloureux qui serre le cœur, aussi bien dans l'âme de sensibilité que dans l'âme d'entendement vers le « retournement » dans l'âme de conscience et l'élargissement dans l'extériorité aussi bien que dans l'intériorité, tandis que le sol se dérobe sous les pieds. [ou bien si l'on est à vélo, on « perd alors les pédales »... *ndt*]

Sentiments modifiés

L'être humain en Europe sortit donc définitivement de sa cohérence d'avec la nature, s'éprouva comme lui faisant face [en se « retournant » sur lui-même, *ndt*] et il eut le sentiment que la nature n'apparaît pas seulement, car elle peut aussi disparaître — ce qui ne lui est pas égal. Le paysage apparaît à présent de plus en plus dans l'art et la littérature. Déjà autour de 1500, Dürer créa — comme du néant et pourtant totalement seul — son morceau de pelouse avec des herbes et des fleurs, peint comme s'il était à genoux ou bien couché sur le ventre, bref tout près des yeux. Ce que Jakob Burckhardt caractérisa d'une manière si prégnante comme la brusque apparition de l'être humain de la Renaissance semble se frayer seulement maintenant un passage dans la culture et la société.

Au Moyen Âge les deux côtés de la conscience — celui vers le monde et l'autre vers l'intériorité de l'être humain lui-même — se trouvaient en train de rêver ou bien à demi-éveillés, sous un voile com-

19 Conférence du 25 novembre 1909 dans Rudolf Steiner : *Métamorphoses de la vie de l'âme — Le sentier des expériences de l'âme*, première partie (GA 59), Dornach 1984, p.238 .

20 Dans cette situation de bouleversements sociaux, le romantisme se développa en tant que courant philosophique et artistique dans toute l'Europe.

21 Voir Johannes Hofer : *Dissertatio medica de nostalgia*, Bâle 1868. [On ne sait pas ce qu'il en est pour les gardes suisses de sa sainteté, à Rome, tout enrubbannés qu'ils sont dans leurs si jolies couleurs seyantes.... *ndt*]

22 Friedrich Schiller: *Versuch über den Zusammenhang der Thierischer Natur des Menschen mit seiner gesitigen* [*Investigations sur la relation entre la nature animale de l'être humain et sa nature spirituelle*] (1780), fac-similé d'après un exemplaire de la Bibliothèque de l'État du Bade Wurtemberg à Stuttgart, Ingelheim am Rhein 1959, p.24, § *Geistiges Vergnügen befördert das Wohl der Machine* [*Une satisfaction spirituelle stimule le bien-être de la machine*]

23 Johann Jakob Scheuchzer : *Beschreibung der Natur-Geschichtendes Schweizerlands*, première partie. Zürich 1706, Voir le chapitre : *Von dem Heimwehe* [*Du mal du pays*] et : *Anhang von dem Heimwehe* [*appendice sur le mal du pays*].

24 Conférence du 7 juin 1910 dans : Rudolf Steiner : *La mission de quelques âmes du peuple en relation avec la mythologie germano-nordique* (GA 121), Dornach 1982, p.17.

mun. Le voile était tissé de croyances, de prévention enfantine et de chimère ; vus au travers de ce voile, le monde et l'histoire apparaissaient alors merveilleusement colorés, mais l'être humain ne se reconnaissait que comme race, peuple, parti, corporation, famille ou sinon sous une forme générale quelconque.²⁵

À la renaissance, selon Burckhardt « s'éveille une considération, une manipulation *objective* de l'état et des choses du monde au complet surtout ; mais à côté de cela, s'élève la toute puissance de la *subjectivité*, l'être humain devient une *individu* spirituel et se reconnaît comme tel.²⁶

Avec cette relation nouvelle à l'environnement, de nouveaux sentiments naquirent aussi. On découvrit des sentiments à l'égard de choses pour lesquelles auparavant il n'en existait pas ou à peine. Ces sentiments sont sujets à des changements au cours de l'évolution culturelle. En relation aux glaciers, ils se sont fortement modifiés en trois cents ans : en partant de la crainte et de l'effroi initiaux, en passant par l'émerveillement, jusqu'à l'inquiétude et en arrivant aux soucis et inquiétudes actuelles au sujet de leur disparition imminente et de les répercussions en relation avec le changement climatique global.

Comment éprouvé-je cette chute d'eau, cette gorge, cette vue ? De telles questions étaient nouvelles au 18^{ème} siècle. Les gens cultivés et artistiquement accordés, avaient un intérêt dans ces interrogations, qui ne se laissaient répondre que dans le sondage de son expérience propre et de l'auto-observation de soi. On avait flairé de telles expériences en lisant des récits et des romans. Mais présentement, dans la nature ? Comme c'est excitant ! Et aussitôt vinrent aussi les vérifications : réellement vécu ? Seulement imaginaire ? Ou bien simplement répété ce que d'autres racontèrent ? Vécu — mais à présent, comment l'exprimer ? « Hélas ! Il y a infiniment de choses là que l'on peut seulement vivre et non pas les écrire.²⁷ » — Si seulement tout n'était pas aussi insaisissable de beauté.²⁸ » — Je ne veux pas décrire des arbres et des montagnes, mais mon âme de cœur (*Gemüt*), mon atmosphère d'âme qui me régit à cette heure, celle-ci je veux la constater et communiquer ce qui en reste de compréhensible.²⁹ »

Parmi les voyageurs et parmi ceux qui ont expérimenté la perception de soi et du monde, — ici aussi — Goethe est saillant. Chez Goethe, il semblait que le mal du pays n'eût jamais fait son apparition, puisqu'il s'intéressait à tout ce qu'il rencontrait, sans retenue, concrètement et avec une forte participation intérieure, là où il y était directement impliqué ou bien même à ce qui s'y rapportait. Pourtant sur ce sujet j'en dirai plus lors d'une autre opportunité.

Die Drei 4/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Ruedi Bind est né en 1950, il vit à Arlesheim (Suisse) est auteur de textes courts en prose et de petites histoires, poèmes, pièces de théâtre et pièces audio, films d'art et poèmes vidéo. Depuis ses études de science naturelle anthroposophique au Goethéanum, c'est un botaniste amateur [au sens originel « qui aime », *ndt*] avec un regard imprégné de la sociologie des plantes et un ami du cours saisonnier de l'année. Il préfère des échanges en petits entretiens ou bien des travaux de lecture, ou selon le cas de colloques, depuis des années, il improvise la musique en petits groupes.

25 Jacob Burckhardt : *Die Kultur der Renaissance in Italien*, Leipzig 1924, p.123, début du 2ème paragraphe « Développement de l'individu italien ».

26 À l'endroit cité précédemment, p.123.

27 August Corrodi 1855, pour la vue depuis le sommet *Ebenalp*, cité par Marcus Bourquin : *Die Schweiz in alten Ansichten und Schilderungen [La Suisse décrite en étant vue de haut]*, Constance 1968, p.15.

28 Félix Mendelssohn-Bartholdy en 1831 lors du coucher de Soleil sur le *Rigi*, cité d'après l'endroit cité précédemment, p.63.

29 Christian Friedrich Tieck : *Franz Sternbalds Wanderungen [les promenades de Franz Sternbald]*, (1798), cité d'après l'endroit cité précédemment, p.25.